

Note de lecture

Thomas Carlyle, *Sartor Resartus*, ou *La philosophie du vêtement* [1831], (Paris, Ed Aubier Bilingue, 1957) – Partie I, ch V, VIII, IX

L'ouvrage de Carlyle, écrivain anglais à la plume bien aiguisée, satiriste et historien, est foisonnant et éclaté. Sa structure – ou devrait-on dire son absence de structure ? – semble être née des envies passagères de son auteur : une sorte de vêtement sans coutures, un large drapé. Roman ? Essai ? OVNI ? La *Philosophie du vêtement* semble se moquer de qui voudrait l'enfermer dans l'application des règles d'un genre choisi préalablement. Ici, c'est le prétendu éditeur de l'ouvrage (tous deux fictifs) qui prend la parole. L'auteur de cette *Philosophie*, le sombre professeur Teufelsdröckh, allemand d'origine, sorte d'illuminé génial, nous est présenté par son éditeur et traducteur en langue anglaise, qui en profite pour se faire biographe, et citer de longs passages de cette *Philosophie* – imaginaire. Entre deux digressions à propos des différences entre le concept de Raison et d'Histoire vu par les Anglais et les Allemands (dont l'auteur vante la systématisme) s'intercalent des paragraphes entiers de citations du dit ouvrage : ce sont ces développements qu'il convient d'étudier. Fiction didactique, satire, histoire drôle, on peine à définir ce qui semble être un jeu d'esprit pour Carlyle.

Les chapitres étudiés sont respectivement intitulés « Le monde vêtu », « Le monde sans vêtement » et « Adamisme ». On voit combien le vêtement est perçu ici dans sa dimension symbolique et métaphysique – mot qui pourrait le qualifier, si le vêtement n'était pas également trivial. Le fait que l'homme soit vêtu relève certes d'une nécessité physique mais aussi d'une autre nécessité, qu'on pourrait dire « suprasensible ». Il n'est pas accidentel que l'homme s'habille. Définissant *L'Esprit des Lois* de Montesquieu comme une tentative de saisir l'esprit derrière les coutumes des peuples, le penseur fictif propose de rédiger un *Esprit des Costumes* – le jeu de mot est proche du mot d'esprit. Derrière cette nécessité, le philosophe propose de voir une « Idée Architecturale ». On peut se rappeler que la *Critique de la Faculté de Juger* de Kant, présente à l'esprit de l'auteur, met en exergue le concept d'*Idées Esthétiques*, représentations qui sont à la fois à l'origine et à l'horizon de nos jugements de goûts. Si elles ne nous permettent pas d'accéder à une connaissance des objets jugés beaux – connaissance dont la caractéristique principale est de nous donner dans une certaine mesure les moyens de recréer l'objet, via une schématisation de son fonctionnement – elles nous ouvrent à un libre jeu de l'entendement et de la sensibilité, nous donnent infiniment à penser. La vêtue, moins dans sa forme matérielle que dans ses aspects métaphoriques et sociaux se comprend dès lors comme un art, qui (re)construit le corps comme on construirait un édifice. Le spirituel investit le matériel et donne naissance à la chair. « Si la Coupe marque l'Intelligence et le Talent, la Couleur révèle le caractère et le cœur. » conclut l'auteur.

Pourtant ce n'est pas vers un *Esprit des Costumes* que le philosophe s'oriente : un relent de scepticisme lui fait remettre en question cette prétention de l'esprit humain à déchiffrer les causes et leurs effets de manière systématique. En retranchant les pages de descriptions, cet « Orbis Vestitus » que forme la 1^{ère} partie de l'ouvrage du personnage-philosophe, il l'évoque en creux, rappelant ainsi que nulle pensée ne peut se passer d'une matière, passant par la description des vêtements dans leur singularité au fil des époques, bien que celle-ci soit appelée à être dépassée par une réflexion dialectique. « Il n'entreprend rien de moins que d'exposer les Influences morales, politiques et même religieuses des Vêtements ; il entreprend de rendre manifeste [...] cette Proposition suprême : à savoir que les intérêts des hommes "sont tous accrochés aux Vêtements – maintenus ensemble et contenus par eux". » (Ch. V)

L'auteur émet alors une nouvelle hypothèse, et sa méthode rappelle le goût du XVIII^e siècle pour les origines, car elle semble proche de celle des *Discours* de Rousseau. Prenant le contre-pied des thèses utilitaristes, il affirme que ce n'est pas le confort que l'homme recherche en s'habillant, mais un décor, directement corporel (tatouages et peintures) ou second (le vêtement « civilisé »). Ainsi l'homme accomplit-il la sublimation symbolique qui lui permet de spiritualiser son corps. Puisqu'il sent

bien qu'il ne peut considérer son corps comme un pur objet, il fait en sorte de le distinguer en agissant sur lui : en le voilant, le peignant, etc.

Les évolutions du vêtement sont, selon l'auteur, comparables à celles de la monnaie : ceux-ci sont de plus en plus abstraits, c'est-à-dire éloignés de leur sens premier. Si le but troc est d'échanger directement une marchandise contre une autre (un poulet contre une arme), l'argent matérialise un rapport d'échange plus distancié entre deux individus en même temps qu'il oblige la société à complexifier son système économique. Il est comme elle au fondement de la construction sociale. La société se hiérarchise grâce au vêtement, et les distinctions sociales sont matérialisées par les différentes manières de se vêtir avant même que cette hiérarchie soit fixe. Sorte de logique d'imitation pré-rationnelle : « Les Vêtements nous ont donné l'individualité, les distinctions, la politique sociale ; les vêtements ont fait de nous des hommes ; ils menacent maintenant de faire de nous des Porte-habits. » Porté à l'origine pour distinguer la chair des objets purement matériels, ils risquent à tout moment de réifier ce corps humain, de se servir de lui.

La définition de l'homme déduite de cette histoire philosophique du vêtement est celle d'un utilisateur d'outils. Sorte d'*homo faber* bergsonnien avant la lettre. Cette définition semble en effet plus universelle que celle d'« Animal qui rit » ou d'« Animal qui cuit ses aliments », car le singe peut mimer le rire et les esquimaux manger de la viande crue.

Une autre idée lui vient alors à l'esprit. Dans sa méditation sur l'*alpha* et l'*oméga* du Monde, notre hurluberlu philosophe s'interroge : comment est-il possible que certains hommes soient tisserands et d'autres tailleurs, alors que le cheval est son propre tailleur, son propre tisserand. Ne parle-t-on pas d'ailleurs de la *robe* des chevaux, selon la longueur et la couleur du poil ? C'est dire assez la dimension *naturelle* de la production d'un « vêtement » pour un animal. Cet étonnement conduit au chapitre sur l'adamisme, qui porte à réfléchir sur l'universel refus de la nudité. Fils de pasteur, Carlyle a dans l'esprit le texte de la Genèse ainsi que ses multiples exégèses, depuis les traditions sémitiques jusqu'à la Réforme. De là la légitimité d'une réflexion sur le vêtement car l'homme acquiert conscience et vêtement en même temps, lors de cette rupture originelle et se fait chasser par Dieu du jardin d'Eden. Tirailé entre l'horreur de la chair et la grandeur de l'esprit, le vêtement apparaît comme un intermédiaire paradoxal car il porte l'esprit à se préoccuper de la chair bien qu'il semble la mépriser puisqu'il la cache.

Adam représente l'homme originel, nu, pur et innocent. L'éditeur prend parti contre les velléités adamistes de l'auteur qui fustige le vêtement. Surtout il rappelle son utilité : il protège avant tout. L'ostentation est condamnée, et l'éditeur regrette alors qu'il soit impossible à l'homme de mesurer rationnellement la limite de ses besoins et de ses désirs. Ces réflexions ne sont pas sans rappeler le livre V de la *République* de Platon, lorsque Socrate décrit le mode de vie extrêmement frugal des citoyens de la Cité qu'il forme en idée. Son interlocuteur s'écrie alors « Comment Socrate, ces hommes vivront-ils donc comme des chiens ? » La naissance du luxe remonte à ce besoin de se distinguer de l'animal qui sait *instinctivement* quels sont ses exacts besoins et les satisfait aisément. Et l'éditeur de demander au philosophe : « Ne t'es-tu jamais réjoui de les avoir *comme une demeure tiède et mobile*, un Corps autour de ton Corps ? », afin de lui faire comprendre la vanité de la volonté d'un « retour » à un état de nature jugé parfait. Revenir à la nature, illusoire désir de nombre de générations depuis des temps ancestraux, se battant contre les excès, le gaspillage, jugé honteux, au vu de la misère dans laquelle certains hommes sont contraints à vivre. Faire tomber le vêtement, c'est symboliquement vouloir revenir à un ordre plus juste : utopie d'une égalité mathématique qui demanderait, selon le mot de l'auteur, des développements « infinis ». Mal compris, le philosophe pourrait passer pour un Adamite. Il n'en est rien.

Pourquoi un homme, se demande-t-il, habillé somptueusement, peut-il obtenir d'un autre, plus misérablement vêtu, obéissance et soumission ? « En premier lieu, l'homme est un Esprit, et lié par des attaches invisibles à Tous les Hommes. En second lieu, il porte des Vêtements, qui sont les emblèmes de ce fait. Votre personnage Rouge, le pendeur, ne porte-t-il pas perruque de crin, peaux d'écureuil et robe de peluche ; ce par quoi tous les mortels connaissent qu'il est un Juge ? La Société, qui me stupéfie d'autant plus que j'y pense davantage, est fondée sur le Vêtement ». Même la

primauté du vêtement sur l'établissement d'une certaine hiérarchie sociale, leur consubstantialité ne peut être remise en question. Nous ne sommes pas loin ici du conte d'Andersen, *Les habits neufs de l'Empereur*. Le roi est-il encore roi lorsqu'assez sot pour se laisser rouler par des imposteurs, et cela, ironie du sort, par peur d'être jugé sot et incompetent, il marche nu en tête de la procession ?

Les conventions sociales, et notamment vestimentaires, trouvent alors leur légitimité dans le fait que sans elles, le chaos ne tarderait pas à régner. Elles ne sont certes pas parfaites, mais ne peuvent être abolies violemment comme on se déshabillerait dans un geste de protestation contre l'ordre établi. Sur le ton satirique et incisif qui le caractérise, l'auteur finit par s'exclamer : « Existe-t-il un homme qui puisse se figurer un Duc tout nu, adressant un discours à une Chambre des Lords nue ? L'imagination, asphyxiée comme par un air méphitique, recule et ne veut pas continuer la description ! »

Aurélia Peyrical (juillet 2010)